



**HAL**  
open science

# L'arrière-texte historique dans *Crônica de uma travessia, A época do Ai-Dik-Funam* de Luis Cardoso (Timor Oriental)

Roselis Batista R.

## ► To cite this version:

Roselis Batista R.. L'arrière-texte historique dans *Crônica de uma travessia, A época do Ai-Dik-Funam de Luis Cardoso (Timor Oriental)*. Marie-Madeleine Gladieu; Jean-Michel Pottier; Alain Trouvé. *Déclinaisons de l'arrière-texte*, 6, Éditions et Presses universitaires de Reims, pp.101-115, 2012, *Approches Interdisciplinaires de la Lecture*, 978-2-37496-193-4. 10.4000/books.epure.1306 . hal-04521860

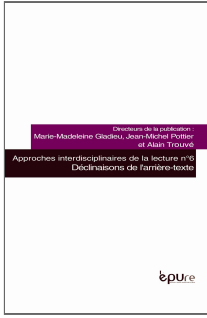
**HAL Id: hal-04521860**

**<https://hal.science/hal-04521860>**

Submitted on 26 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Marie-Madeleine Gladieu, Alain Trouvé et Jean-Michel Pottier (dir.)

## Déclinaisons de l'arrière-texte

Éditions et Presses universitaires de Reims

---

# L'arrière-texte historique dans *Crônica de uma travessia, A época do Ai-Dik-Funam* de Luis Cardoso (Timor Oriental)

Roselis Batista R.

---

DOI : 10.4000/books.epure.1306  
Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims  
Lieu d'édition : Reims  
Année d'édition : 2012  
Date de mise en ligne : 11 septembre 2023  
Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture  
EAN électronique : 978-2-37496-193-4



<http://books.openedition.org>

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2012

Ce document vous est offert par Université de Reims Champagne-Ardenne



### Référence électronique

BATISTA R., Roselis. *L'arrière-texte historique dans Crônica de uma travessia, A época do Ai-Dik-Funam de Luis Cardoso (Timor Oriental)* In : *Déclinaisons de l'arrière-texte* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2012 (généré le 21 mars 2024). Disponible sur Internet : <<https://books.openedition.org/epure/1306>>. ISBN : 978-2-37496-193-4. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1306>.

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2023.

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

---

# L'arrière-texte historique dans *Crônica de uma travessia, A época do Ai-Dik-Funam* de Luis Cardoso (Timor Oriental)

Roselis Batista R.

---

- 1 Pour une approche de ce roman *Crônica de uma travessia, A época do Ai-Dik-Funam*<sup>1</sup> (*Une île au loin* dans la traduction française), écrit par le premier grand auteur de fiction de ce tout nouveau pays<sup>2</sup>, le Timor Oriental, Timor-Leste ou Timor-Llorosa'e, il est nécessaire, avant tout, de le présenter du point de vue géographique et surtout historique afin de tenir compte de sa complexité. Dans cet article nous présenterons également Luis Cardoso, un auteur, déjà traduit en plusieurs langues telles que le français, le suédois, l'allemand et l'anglais.
- 2 Le Timor est une île divisée en deux, une partie indonésienne, précédemment hollandaise, à l'ouest, et l'autre portugaise, à l'est. Le Timor, découvert par les Portugais vers 1511-1512, est également nommé Timor-Timur, ou Tim-Tim (abréviation qui s'utilisait après l'occupation indonésienne, postérieure à la Seconde Guerre mondiale) ou encore tout simplement Timur, nom qui signifie « est » en langue indonésienne. Le Timor est situé au sud-est de l'archipel de la Sonde, à quelque 500 km au nord de l'Australie, entre deux océans, le Pacifique au nord, et l'Indien au sud. Il faut considérer qu'il possède treize districts, mais que l'un d'eux est l'enclave d'Oecussi-Ambeno qui se trouve un peu éloignée des frontières du Timor Oriental, encerclée par le territoire indonésien et la mer de Sawu. Le climat est très humide et les pluies abondantes. Ainsi, dans *Crônica de uma travessia*, il est improbable que Luis Cardoso exagère : ses courtes descriptions sont toutes imprégnées d'éléments de la nature ; c'est aussi un récit qui comporte des données sociales, démographiques et linguistiques sur le Timor Oriental, ainsi que des références à des villages et à des petites bourgades. Il écrit : « À Soibada il pleuvait toute l'année »<sup>3</sup>.

- 3 La toponymie d'origine des langues autochtones est énorme. Une fois la carte sous nos yeux, la lecture rend compte du parcours du protagoniste, comme nous le verrons par la suite. Mais il faut noter qu'il s'agit d'une langue portugaise bien « contaminée », et pas seulement dans la toponymie, car la langue du Timor a annexé d'autres mots, des syntagmes, voire une petite phrase en *tétum*, la langue la plus parlée dans le pays<sup>4</sup>. Grâce à cette question linguistique plusieurs autres se posent. Luis Cardoso écrit-il en portugais pour les Timorais qui parlent et écrivent dans cette langue européenne ? L'auteur visait-il les lecteurs portugais, surtout ceux de la métropole ? Envisageait-il, en écrivant en portugais, d'être traduit plus facilement en d'autres langues européennes, et en conséquence de faire connaître ailleurs le Timor Oriental et sa littérature ?
- 4 De toute façon, il est évident qu'à la simple lecture attentive de ce roman qui porte le nom de chronique, le lecteur se promène un peu partout avec ce narrateur qui nous raconte l'histoire de sa vie d'enfant et de jeune homme au Timor Llorosa'e, et l'histoire de ses initiations, ainsi que celle de son pays avant, mais surtout sous Salazar, le fameux dictateur portugais (1933-1974), et il nous dévoile un panorama détaillé des luttes indépendantistes. Ainsi, si le lecteur veut savoir exactement où il met les pieds (ou les yeux), il marchera visuellement de longs kilomètres dans la boue, à dos d'âne ou de poney – souvent sous la pluie ; il lira à la lumière d'un *petromax* ou même des bougies, avant de se sentir anxieux pour trouver quelque chose à lire dans cette île de 14 874 km<sup>2</sup>, oubliée du monde. Et il s'agit bien de l'intention de Luis Cardoso : donner à connaître au monde le sort de ceux qui n'ont pas droit au paradis. Il s'agit là de quelque chose de plus que d'un mot répété à l'envi : le paradis semble être à la fois la plus importante et la plus banale des traversées, il n'existait que dans la métropole, dans le Portugal lointain tel que les enseignants le racontaient à des élèves métis, fils de petits commerçants ou de petits fonctionnaires qui avaient le « privilège » d'aller étudier à Soibada<sup>5</sup>.
- 5 Les différences de classe sociale étaient rendues évidentes par le traitement réservé aux élèves selon l'origine et la couleur de peau de chaque enfant. Le corps enseignant était constitué de Pères portugais, dans leur grande majorité des jésuites. Il y avait des enseignants salésiens d'origine italienne, qui faisaient leurs cours en portugais dans une autre école, respectant l'appartenance du Timor Oriental au Portugal. Il est intéressant d'observer en général la différence dans le traitement des élèves, à commencer par la façon dont ceux-ci se procuraient leur nourriture. C'est le narrateur qui nous éclaire. Si les Portugais utilisaient une ancienne méthode agricole, les Italiens pratiquaient une agriculture plus moderne :
- Tandis qu'à Soibada l'orographie continuait d'imposer une ancienne méthode de culture de la terre sur des terrains accidentés et pierreux, ce qui obligeait le missionnaire à des bénédictions répétées de semences tenues pour stériles, à Fuiloro, les Salésiens faisaient une agriculture intensive utilisant une machinerie moderne et variée. L'utilisation de la main-d'œuvre des internes se limitait à l'essentiel pédagogique et n'était en rien asservissante... (p. 54)
- 6 À côté de la notion de paradis sur laquelle nous reviendrons, car les champs lexicaux et sémantiques liés à la religion catholique et aux croyances ancestrales timoraises sont assez présents dans l'œuvre, une autre notion apparaît, et son croisement avec la première explique les raisons de la peur et des larmes du narrateur. Ce dernier a subi, tout comme les autres métis timorais venus des différents coins de l'île et des ethnies les plus diverses, les humiliations nées du racisme, l'exploitation (comme main-d'œuvre gratuite), les punitions physiques (*reguadas*, des coups de règle) infligées à

ceux qui parlaient leur langue maternelle, qui se trompaient dans l'emploi d'une règle de la grammaire portugaise ou qui chantaient mal en latin ; bref, tout était une bonne raison pour recevoir une punition. Il ne faut pas oublier que des sentinelles et des gardes linguistiques armés d'une fêrule (*palmatória*) assuraient le respect du règlement du collège. « L'effet du manioc sec ou des coups de règle était cinglant mais efficace » (p. 51).

- 7 Si la notion de paradis était à la fois importante et secondaire, c'est parce qu'elle transcrivait assez fidèlement le réel, et même une certaine rêverie de tous les Timorais, et pas seulement celle du narrateur. En effet, la première initiation de ce dernier lui faisait miroiter la Terre promise, donc banale, tandis que celle des autres était une promesse devant se réaliser dans cette vie, sur cette terre, et pourquoi pas au Timor. Néanmoins, pendant des années, très longues comme toutes les années soulignées par la souffrance, le narrateur n'avait pas cru à ce paradis vanté par les enseignants portugais. Selon ces derniers, il devait bien exister dans ce monde, puisque les pommes et les poires, fruits inconnus du Timor, qui faisaient rêver et saliver les élèves, se trouvaient aussi dans la Bible et au Portugal. Très vite dans sa vie, cet enfant, entre huit et douze ans selon notre déduction, se sent habité par un fatalisme très fort : il va se convaincre que le paradis lui est interdit dans cette vie, sans aucun doute, puisqu'il est pauvre, le fils d'un infirmier qui, malgré son statut de fonctionnaire, parcourt souvent à pied bien des kilomètres, traverse la mer entre l'îlot d'Atauro et Dili, dans le Timor, ou se rend au fin fond du pays pour porter son aide. Il ne faut pas oublier que, sauf à Dili, il n'y avait aucun médecin à l'intérieur du pays. Le narrateur condense en lui plusieurs « défauts » selon les habitudes répandues dans son pays : il est métis, sa mère parlait *laçlo* son père *mambae*, et lui, il a sûrement appris d'autres langues comme le *tetum* ; mais cela n'était alors pas considéré comme un atout ; donc il était finalement perçu comme un élève de troisième catégorie, et par conséquent, le paradis n'était pas pour lui dans cette vie.
- 8 La religion est très présente dans cette œuvre. Il ne pouvait en être autrement, car le dictateur Salazar<sup>6</sup> refusait d'accorder l'indépendance aux territoires portugais d'Outre-Mer. Selon lui, il livrait là ce qu'il nommait la dernière croisade de l'Occident chrétien, et les soldats qu'il envoyait sur les différents fronts étaient considérés comme des croisés. Donc, les soldats, ces militaires pas toujours gentils, avaient le droit d'accéder au paradis, tandis que les autochtones, qui devaient effacer de la mémoire leur religion ancestrale, n'avaient droit qu'à la mort. Voilà les rêves de l'adolescent qui ne voulait pas un paradis après la mort :
- Tout en ayant conscience que jamais je ne pourrais visiter la métropole qui m'était offerte à travers les guides touristiques – les manuels scolaires – je me délectais de la fantaisie de ses villes, de ses montagnes, de ses fleuves, de ses gens et de sa langue. J'étais enchanté de connaître et de savoir qu'il existait des paradis sur terre, promis, dans la mesure où l'autre, le véritable, m'était interdit en cette vie. (p. 55)
- 9 Nous avons ici un aperçu du monde de langue portugaise, connu dans le lointain Timor, grâce à la radio et au travail des enseignants. Notre narrateur devait déjà avoir une petite idée de ce monde lusophone, parfois et même souvent, à partir des récits de ses enseignants, qui lui faisaient imaginer un monde très lointain, hors de portée des Timorais en général. En revanche, les autres colonies portugaises, en Afrique ou en Asie, pouvaient être plus facilement joignables. D'autres territoires lusophones constituaient également un rêve, le Brésil, par exemple :

Ce fut lors de ma huitième que je découvris le chemin du retour des Découvertes. Macao et la Ville du Saint Nom de Dieu, Goa, Damão et Diu, l'Inde pleurée. Le Mozambique long comme une girafe du parc de Gorongosa. La grande Angola des diamants des Lundas et du pétrole de Cabinda. São Tomé et Príncipe d'où venait Mario Lopes et du cacao. La Guinée et l'archipel des Bijagós. Le Cap Vert et la morna [danse] du Mindelo. Madère et l'archipel des Açores. Le Brésil et le cri d'Ipiranga. La métropole et Entroncamento où se croisaient tous les trains du monde. Il m'arrivait de douter de l'existence de tous ces pays, me rappelant la défiance de ma mère. Mais l'enchantement me faisait croire à tant de choses lointaines comme au paradis perdu par Adam et gagné par la mort. Je me devais de croire aussi à des paradis terrestres plus proches et plus vivants. (p. 55-56).

- 10 Entre la vie et la peur de la mort, ou plutôt l'envie de vivre comme il le dit, dans un paradis terrestre plus proche, nous comprenons qu'il parle de son Timor natal, ce qui a été bien saisi par l'auteur du prologue qui présente l'édition portugaise de *Crónica de uma travessia*, José Eduardo Agualusa :

Parfois Luis parlait de l'avenir comme s'il y avait un avenir. Cette espèce d'espérance féroce, déterminée, relevant du bon sens le plus élémentaire, était à mes yeux une sorte de plainte. Lui, cependant, il défendait ses positions avec : la gentillesse patiente d'un prince oriental... Quinze ans s'étaient écoulés et le temps avait donné raison à cette espérance. (En guise de préface)<sup>7</sup>

- 11 On peut dire sans aucune crainte que le narrateur, malgré son éducation « à la portugaise », malgré un père qui pensait qu'il fallait rester rattaché au Portugal, à son système fondé sur la fonction publique, malgré les très bas salaires versés aux Timorais, n'était pas le seul à avoir peur. Il a eu la possibilité de devenir prêtre (un de rêves de son père), mais une fois adolescent, celui qui nous raconte les divers récits de cette longue chronique savait au moins ce dont il ne voulait pas. Il accompagnait, préoccupé, les événements relatifs à la vie de son pays. Ainsi, la menace indonésienne était présente : « On parlait du débarquement clandestin d'Indonésiens déguisés en pêcheurs... C'était une île assiégée de petites peurs » (p. 33).
- 12 La peur lui nouait le ventre comme une non-nourriture quotidienne qui le consumait. Ainsi, maître Jaime, le préfet, réputé être un tyran, ne pouvait même pas être une possible protection : « Il avait une ombre moins noire que lui-même et l'odeur de sa présence me faisait faire pipi dans ma culotte, de frayeur et de crainte » (p. 48).
- 13 Néanmoins, il avait toujours quelqu'un qui était à l'opposé des étrangers, comme celui qui s'habillait comme un Timorais, qui attachait beaucoup d'importance aux valeurs ancestrales, qui refusait de plaider pour les valeurs sociales et traditionnelles portugaises. C'était le cas de maître Fernando Osório Soares :
- Il était grand, les cheveux blancs, le buste droit. Il avait des pieds nus, énormes et couverts de boue. Il portait une lipa... Il avait l'air d'un indigène, plein d'un savoir ancestral et païen... Il aurait pu être à la rigueur professeur de catéchisme oral en tétum. (p. 49).
- 14 Dans les récits de *Crónica de uma travessia*, on trouve des « personnages » historiques également repérés dans des livres sur l'histoire du Timor. Mais il devient alors nécessaire d'analyser la trajectoire de ces personnages à l'intérieur d'une œuvre qui n'est pas un roman, dans le sens classique du terme, considérant en même temps qu'il cite des noms de héros déjà morts, et d'autres qui étaient en vie pendant sa jeunesse et qui, peut-être, le sont toujours.
- 15 Il est vrai que la simple mention des figures qui sont passées par le Timor, qui s'y sont produites (c'est le cas de certains chanteurs ou acteurs) vient étoffer la liste de

personnages célèbres hors texte, qui aident à configurer l'acceptation du Timor comme pays ayant donné lieu à la création de cet univers romanesque. Néanmoins, à partir du moment où ces personnes sont vues et perçues comme des êtres qui sont intervenus pour ou contre les règles portugaises alors en vigueur au Timor, notre narrateur incline à leur octroyer une prétendue « auréole » de personnage. C'est le cas, par exemple, de la fameuse chanteuse portugaise Amalia Rodrigues. Avec elle, arrive dans l'île lointaine le Portugal, sa fierté, sa culture, sa voix, le *fado*, ce qui ne voulait pas dire qu'Amalia acceptait le traitement que le gouvernement portugais infligeait aux Timorais.

16 Une autre question se pose : jusqu'à quel point peut-on énoncer la présence d'un arrière-texte à partir d'un personnage si fugace ? Et encore, s'agit-il d'un arrière-texte historique ? Si Amalia Rodrigues n'a pas fait changer la politique, ni au Portugal, ni au Timor, ce n'est pas le cas d'autres noms passés à l'histoire, comme celui du *liurai* Dom Boaventura, considéré comme le premier combattant timorais nationaliste, qui s'est rebellé contre les Portugais. Dans le cas de Dom Boaventura, son inclusion dans le livre n'est pas si rapide, et sa descendance est également présente, comme une sorte de fierté nationale ou de repère d'auto-affirmation, d'identité et de modèle à suivre.

17 En procédant par étapes, nous pourrions peut-être débiter par les notions de : chronique, roman, personnages, personnages historiques, arrière-texte, arrière-texte historique, même si nous savons que nous ne possédons pas certaines définitions, mais que nous sommes en train de les chercher. C'est justement celle d'arrière-texte historique. Débutons par la chronique. Qu'est-ce qu'une chronique ? Nous renvoyons à notre travail antérieur sur ce même livre :

Ainsi si on sait que dans la racine de chronique il y a le mot grec *chronos* – le temps – on revient au fait que le genre cherche un événement qui a eu lieu il n'y a pas longtemps, et il apparaît dans son texte, un commentaire, parfois anecdotique sur le sujet raconté. Mais il existe également une autre acception... qui remonte, au Moyen Âge, liée à l'historiographie.<sup>8</sup>

18 Il est question ici des manifestations littéraires ou paralittéraires de l'époque, où, à part cet aspect anecdotique fondé sur des faits réels, on est dans un genre narratif, et, ajouterions-nous, sans grandes prétentions. La chronique ne veut pas être proche du roman historique, et ce n'est pas seulement une question de taille. Il y a le ton, une certaine légèreté, le style proche de celui du journal et des revues, sans que pourtant une certaine veine poétique soit abandonnée. L'autre question est celle des personnages. Est-ce qu'ils sont nécessaires dans une chronique ? Au moins ils le sont dans ce livre de Luis Cardoso. D'un côté, on peut se demander de quels types de personnages il s'agit ; d'un autre, que faire des personnages historiques. Est-ce qu'ils aident à définir cette œuvre ? Est-ce que notre hypothèse d'une chronique-roman peut être acceptable ? Chronique : il y a un arrière-texte historique tout au long du volume. Et « roman » parce que le livre raconte l'histoire de la vie d'un jeune Timorais, personnage protagoniste. Il est clair qu'il ne s'agit pas d'une chronique dans le premier sens du terme. Nous ne connaissons aucune chronique « en chapitres », encore moins en onze chapitres. Il y a une histoire du Timor à partir de plusieurs traversées ; « Une histoire qui apparaît dans des chroniques diverses à l'intérieur du roman »<sup>9</sup>.

19 Brièvement, on peut donner un aperçu, jouant avec l'hypothèse qu'un arrière-texte, dans la narration des faits, pourra passer facilement pour une histoire proche, ou avoir une synchronie avec le présent qui, surtout compte tenu du mouvement pré-indépendantiste timorais, ainsi que de la guerre contre l'Indonésie, deviendrait forcément un fait historique. Toutefois, gageons que l'arrière-texte passera aussi par

les personnages qui circulent, même de manière fugace, dans le contexte. Il y a, d'ailleurs, certaines définitions du roman qui semblent nous convenir, étant donné la crise du personnage traditionnel, du Capitu de Machado de Assis à l'Emma Bovary de Flaubert ou à l'Anna Karénine de Tolstoï, tous condamnés, selon Sarraute qui décrit en 1956 : « un être sans contours, indéfinissable, invisible, non accessible, un « je » anonyme qui est tout et rien et qui est presque toujours un reflet du propre auteur, un être qui a usurpé le rôle du héros », ou encore selon l'observation de Robbe-Grillet en 1963 pour qui « le roman de personnages appartient réellement au passé, il caractérise une époque : celle qui a signalé l'apogée de l'individu<sup>10</sup> ».

- 20 Si ces définitions ou commentaires sur les personnages de roman paraissent appropriées, c'est parce que dans le cas de *Crónica de uma travessia*, on a du mal à définir l'œuvre comme une chronique, comme on l'a expliqué plus haut, aussi à cause de la taille du récit, en dépit de certaines affinités avec le style journalistique. Les personnages qui, à notre avis, portent forcément et fortement dans le récit de *Crónica de uma travessia* un arrière-texte historique, personnages « ... construits progressivement par le récit » et [...] supports des redondances et des transformations sémantiques de la narration, [...] constitués par l'addition des informations recueillies sur ce qu'ils [sont] et sur ce qu'ils [font] »<sup>11</sup>, restent le personnage principal, le narrateur en première personne qui parle à la place de Luis Cardoso, et en deuxième lieu, son père, l'infirmier. Très loin, on trouve sa mère, qui défend les valeurs des autochtones, dans la façon de s'habiller, par exemple, et bien d'autres noms, souvent importants dans l'histoire du Timor Oriental en lutte pour sa libération, comme celui de Ramos Horta, journaliste, écrivain, chroniqueur, devenu Prix Nobel de la Paix en 1996. Nous avons déjà souligné le problème posé par les « personnages » dans cette œuvre :

Des personnages ? Il y en a beaucoup. Mais peut-on appeler « personnages » ceux qui ne reviennent pas dans le récit... son père, sa mère, les groupes de missionnaires, ceux-là reviennent. Chaque chapitre fait avancer un récit qui se passe une fois au Timor, une autre au Portugal, une fois dans le rêve ou dans un cauchemar, une autre dans la réalité. À travers ces croisements d'images en action nous traversons de manière jamais linéaire, l'histoire du Timor, mais surtout celle de la vie des Timorais.<sup>12</sup>

- 21 On dirait que le *melting pot* d'ethnies équivaut au *melting pot* de personnages, car politiquement tous les gens, toutes les idéologies, les anciens collègues et lycées, les séminaristes devenus communistes, les membres de l'UDT, du FRETILIN<sup>13</sup> et d'autres organisations sont dans les rues ; les mouvements, les communications, les journaux (*A Voz de Timor*, *A Seara*), les intellectuels reniant le régime salazariste, parfois très proches des idées qui circulaient en Angola ou au Mozambique révolutionnaires, tout cela fait partie d'un arrière-texte historique qui s'approche de l'écriture de la chronique, car pour la chronique, le temps est fondamental, surtout s'il est proche de celui de l'écriture.
- 22 Si on prend un fait historique plausible, déjà passé depuis longtemps par rapport à la date de confection de l'œuvre, un fait intégré à l'histoire du Timor, comme la rébellion du *liurai* D. Boaventura de Manufahi<sup>14</sup> de 1912, et l'inclusion du gendre de D. Boaventura, le protecteur et parrain du père de notre narrateur, ne s'agit-il pas d'un arrière-texte historique, peut-être plus ancré dans le concept que celui de la présence fugace de la chanteuse Amalia Rodrigues et son insatisfaction ?
- 23 Il semble que nous pouvons avoir deux catégories d'arrière-textes historiques dans un roman-chronique comme celui de L. Cardoso. La première renverrait à des faits plus



éloignés et plus acceptés comme faisant partie de l'histoire d'un peuple, d'un pays ; là, on pourrait insérer un personnage historique comme Dom Boaventura. La deuxième pourrait être divisée en deux parties : 1- là où les personnages, ou pseudo personnages qui apparaissent sporadiquement dans le roman, sont présentés comme des figures qui ont joué un rôle significatif à un certain moment du récit, et 2- le contexte même dans lequel ces personnages apparaissent. D'ailleurs, c'est à cause de ce passage rapide dans un événement donné qu'ils ne sont que partiellement historiques, car on a besoin d'un contexte plus élargi pour les insérer. C'est le cas d'Amalia Rodrigues, mais aussi celui de Ramos Horta ; mais ce dernier aurait un poids plus fort, car non seulement il participe activement aux mouvements de libération du pays, mais il défend le Timor et le représente, ce qui n'est pas le cas de la chanteuse portugaise, même si elle est très fameuse. Cette hypothèse paraît avoir trouvé dans *Crónica de uma travessia* un modèle à suivre.

## Résumé de *Crónica de uma travessia*

- 24 Le livre retrace l'itinéraire d'un garçon timorais depuis son enfance jusqu'à l'âge adulte, entre le Timor, l'îlot d'Atauro et quelques scènes au Portugal, où les « eaux » sont toujours présentes : soit celles de la mer, soit celles d'une rivière (le Tage). Le père du protagoniste avait ce rêve, connaître la métropole, mais il était trop tard quand il a pu y aller, déjà vieux et très malade. L'enfance du protagoniste au Timor Oriental sert de toile de fond au parcours qu'il faisait accompagnant son père, infirmier rural qui devait parcourir toute l'île de Timor et l'îlot d'Atauro. L'histoire de son pays accompagne le narrateur dans cette grande chronique, ses études, sa jeunesse, les difficultés matérielles de la vie au Timor, et finalement la découverte du Portugal. Les oppositions sont nombreuses : le monde ancestral des populations timoraises (de plusieurs ethnies), l'éducation catholique et les savoirs locaux qui attireraient souvent les voisins envahisseurs, l'Indonésie, et en partie, l'Australie. Mais avec la Révolution des Œillets au Portugal (le 25 avril 1974), l'invasion du Timor Oriental par l'Indonésie en 1976, le thème de l'exil apparaît inversé, car il ne s'agit plus d'un Timor Leste « terre d'exil », mais de la métropole, le Portugal, qui reçoit les exilés timorais. Tous les chapitres du livre en forme de chronique tissent aussi des interrogations politiques et révolutionnaires qui ont tendance à placer notre protagoniste en observateur. Le déracinement du jeune homme ne peut pas se réaliser complètement. Le Timor vient en rêve, c'est un rêve qui parfume sa mémoire avec le santal, l'odeur de l'île. Dans un langage où le portugais est enrichi par des mots et des syntagmes de la langue *tétum*, Luis Cardoso réussit à nous faire vivre trente ans d'histoire d'un pays qui n'a pas cessé de lutter à travers un récit prenant et original.

---

## NOTES

1. Luis Cardoso, *Crónica de uma travessia*, Lisbonne, Dom Quixote, 1997 ; *Une île au loin*, trad. Jacques Parsi, Paris, éditions Métailié, 2000. Les citations en français renvoient à cette traduction. Le résumé de l'œuvre sera donné à la fin de cet article.
2. Le 20 mai 2011, le Timor Oriental a fêté le 9<sup>e</sup> anniversaire de son indépendance.
3. « *em Soibada chovia todo anho* », *Crónica de uma travessia*, p. 50 (p. 47 dans la traduction française).
4. On parle dans le Timor Llorosa'e des langues papoues et des langues austronésiennes où se trouvent entre vingt et plus de trente langues parlées dans l'île, selon les sources.
5. À Soibada, il y avait un internat religieux où les élèves étaient sous-alimentés, soumis à un régime dur, traités comme des esclaves. Notre narrateur était, comme la plupart des élèves, nourri à la farine de maïs, donc de santé fragile et menacé par la tuberculose.
6. Salazar, dictateur de 1931 à 1968, mais déjà au pouvoir sous la dictature militaire du Général Carmona.
7. « ... *Por vezes o Luis falava do futuro como se houvesse futuro. Aquela espécie de esperança, feroz, determinada, à revelia do mais elementar bom senso, parecia-me uma doença. Ele, porém, defendia as suas posições com: a paciente gentileza de um príncipe oriental... Passaram-se 15 anos e o tempo deu razão àquela esperança.* » (*Como se fosse um prefácio*).
8. Roselis Batista R., *Luis Cardoso, Crónica de uma travessia*, Paris, CNED, 2010, p. 34.
9. Roselis Batista R., *op. cit.*, p. 35.
10. Tous ces commentaires proviennent du *Dicionario de Narratologia* de Carlos Reis & Ana Cristina Lopes, Coimbra, éd. Almedina, 1996 (5<sup>e</sup> éd.)
11. Philippe Hamon, « Héros, hérault, hiérarchie », in *Le Personnage en question*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1984.
12. Roselis Batista, *op. cit.*, p. 12.
13. UDT : Union Démocratique Timoraise. FRETRELIN : Front Révolutionnaire pour un Timor Indépendant.
14. Luis Cardoso, *op. cit.*, p. 17 ; pour la traduction française, p. 12.

---

## AUTEUR

**ROSELIS BATISTA R.**

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP